

Ré-écrire le voyage. La fonction de l'intertextualité dans les récits de voyage à Majorque au XIX^e siècle

Isabelle Bes Houghton

Universitat de les Illes Balears

isabelle.bes@uib.es

Resumen

Analizaremos en este artículo la función de la intertextualidad a partir de los relatos de los viajeros franceses a Mallorca en el siglo XIX. Los relatos de viaje abundan en citas, referencias o alusiones. Cada una de ellas tiene una función narrativa bien determinada en el nuevo texto que la acoge: una función referencial, una función argumentativa, una función poética, una función expresiva y una función crítica.

Palabras clave: Intertextualidad; hipertexto; literatura de viaje; Mallorca; siglo XIX.

Abstract

We analyze in this article the function of intertextuality in the writings of French travellers to Majorca in the XIXth century. Travel writings are rife with citations, references and allusions. All these strategies display a very specific narrative function within the text that encapsulates them, ranging from the referential function, the argumentative function, the poetic function, the expressive function and, finally, the critical function.

Key words: Intertextuality; hypertext; travel literature; Majorca; XIXth century.

0. Introduction

Comme tout texte littéraire, la littérature viatique n'est point exempte d'écriture « dialogique » (Bakhtine, 1970). Même si elle affirme refléter le réel dans une pure transparence, elle repose à divers degrés sur un jeu intertextuel. Tout auteur est aussi lecteur. Comme le montre Christine Montalbetti (1997: 53-54), la bibliothèque du voyage joue un rôle important car les livres lus avant, pendant et après le voyage, apportent tout un savoir réinvesti dans le récit de voyage ; tout un savoir emprunté et pas toujours avoué, que le lecteur doit, dans une connivence implicite, dé-

* Artículo recibido el 6/12/2011, evaluado el 5/03/2012, aceptado el 18/10/2012.

tecter et apprécier. Cette transposition opérée d'un texte à l'autre est toujours source d'une création nouvelle :

L'appropriation d'un élément textuel n'est presque jamais mimétique : le réemploi implique une sélection de l'information, une mise en contexte de celle-ci, et parfois une reformulation, donc une transformation du matériau initial (Linon-Chipon, 1998: VII).

Celui qui reproduit les mots d'autrui, les interprète et leur donne une nouvelle valeur. Si l'énoncé proprement dit reste lui-même inchangé du point de vue de son signifiant, le déplacement qu'il subit modifie son signifié. Comme écrivait Antoine Compagnon au sujet de la citation, le phénomène intertextuel ne met pas seulement en rapport deux textes, mais deux systèmes sémiotiques : l'idée qu'il exprime dans le texte d'origine et le texte d'accueil n'est pas la même (Compagnon, 1979: 56-57). Tout texte nouveau ou second (hypertexte selon la terminologie de Genette) est un texte qui se situe généralement au croisement d'un texte précédent ou premier (hypotexte selon Genette), dont il absorbe et transforme un certain nombre d'éléments avant de les agencer en unités nouvelles et de leur donner un nouveau sens.

Si la critique s'est attachée¹ et s'attache encore (Piégay-Gros, 1996; Limat-Letellier et Miguet-Ollagnier, 1998; Tassel, 2006) à préciser aussi clairement que possible les champs d'application de l'intertextualité et les impacts sur le lecteur, c'est que cette notion peut poser problème. Mais une chose est sûre, elle n'est jamais anodine. Elle s'inscrit toujours dans une véritable stratégie narrative et esthétique. La citation (mais aussi le plagiat, l'allusion et la référence) est presque toujours une sollicitation et citer c'est avant tout ressusciter (Compagnon, 1979: 23-25). Or, on n'invoque pas n'importe qui, n'importe comment, ni n'importe où. Le fragment intertextuel a toujours une fonction bien déterminée dans le nouveau texte d'accueil. Les récits de voyage vont d'ailleurs exploiter toutes les possibilités qu'offre ce recours². Laissant de côté l'analyse proprement dite de la pratique intertextuelle (les auteurs les plus sollicités, l'usage des différentes formes d'intertextes, etc.), nous limiterons notre article à l'analyse des fonctions de l'intertextualité : Pourquoi le voyageur a-t-il choisi

¹ Voir Julia Kristeva (1969: 84) : « le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit un autre mot (texte) » ; Roland Barthes (1973: 1015) : « tout texte est un intertexte » ; Laurent Jenny (1976: 262), qui définit l'intertextualité comme « le travail de transformation et d'assimilation de plusieurs textes opéré par un texte centreur qui garde le leader-ship du sens » ; Michaël Riffaterre (1980: 4) : « L'intertextualité est la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie » ou Gérard Genette (1982 : 8), qui la présente comme « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire éidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre ».

tel hypotexte et dans quelles finalités ? Qu'apporte-t-il au texte d'accueil ? Pour ce faire, nous partirons du corpus des récits de voyage à Majorque au XIX^e siècle³.

1. Apporter un savoir

La première fonction de l'intertexte dans les récits de voyage est une fonction référentielle. Le voyageur appelle à une autorité, un érudit, un spécialiste pour emprunter un savoir, le plus souvent géographique, historique ou scientifique. Comme l'écrit Claudine Grossir (2001: 126) à propos de George Sand, il peut ainsi « suppléer aux défaillances de son information personnelle » et donner un ton encyclopédique à son récit.

C'est ainsi que les histoires, comme l'*Histoire du royaume de Majorque* de Nicolas Vaquette d'Hermilly (1777) (Cambessèdes, 1826: 15), le *Panorama óptico-histórico-artístico de las Islas Baleares* d'Antonio Furió (1840) (Laurens, 1945: 96), la *Historia del Regno baleárico* de Juan Dameto (1632) (Grasset de Saint-Sauveur, 1807: 97; Sand, 1971: 1041) ou la *Historia general del reyno de Mallorca* de Vicente Mut Armengol (1650) (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 97), entre autres, sont largement utilisées dans les récits, particulièrement dans les relations du début du siècle comme le voyage éclairé du consul André Grasset de Saint-Sauveur (1807) ou le discours du botaniste Jacques Cambessèdes (1826).

² Au sujet de l'écriture du voyage, Oliver *et al.* (2007) offrent plusieurs approches d'intérêt.

³ Notre corpus comprend les récits d'André Grasset de Saint-Sauveur, Consul aux Îles Baléares et Commissaire des relations commerciales de France de 1801 à 1805 ; du botaniste Jacques Cambessèdes, qui catalogua pendant trois mois du printemps 1825 toutes les espèces florales des cinq îles Baléares ; de l'écrivain George Sand, en visite dans l'île avec ses enfants et Frédéric Chopin du 8 novembre 1838 au 13 février 1839 ; de l'artiste Jean-Joseph Bonaventure Laurens, qui, après un voyage dans l'île du 22 septembre au 9 octobre 1839, offrit au public français le premier voyage pittoresque à Majorque avec trente-cinq planches lithographiées sur l'île ; de Joséphine de Brinckmann, qui comme partie intégrante de son voyage solitaire en Espagne, passa sept jours à Majorque au mois de juin 1850 ; de Léopold Alfred Germond de Lavigne, rédacteur du premier guide *Joanne* sur l'Espagne ; du baron Jean-Charles Davillier, accompagné de l'illustrateur Gustave Doré, qui fit une halte de quelques jours à Majorque en 1862 dans son parcours de la péninsule ibérique ; de l'abbé Abdon Mathieu, dont Majorque ne fut qu'une courte escale de quatre jours dans son circuit à travers l'Espagne ; de Frédéric Donnadieu, rédacteur de la *Revue félibréenne*, qui vint une semaine sur l'île en mai 1887, à l'occasion de la messe anniversaire du débarquement de Jacques Ier et l'élévation d'une croix en fer en mémoire de la mort des frères Moncade ; de Jules Hippolyte Percher, journaliste du *Journal des Débats*, en visite six jours dans l'île en mai 1888 ; de l'artiste et illustrateur Gaston Vuillier, qui voyagea aux Baléares en octobre 1888, auteur du second voyage pittoresque consacré aux Baléares avec 61 gravures de Majorque ; d'André Hallays, rédacteur au *Journal des Débats*, envoyé à Majorque en mars 1891 pour un reportage sur la semaine sainte ; de Mme de Harrasowsky, collaboratrice à la *Revue de Géographie*, en visite à l'Archiduc Louis Salvator, qui parcourut l'île du 28 avril au 2 mai 1894 ; et de Lucien Troignon, grand voyageur, qui finit son voyage dans les îles méditerranéennes (Sicile, Corse, Malte, Corfou) par une semaine aux Baléares en février 1895. Voir les références bibliographiques en fin d'article.

Un autre texte érudit, les *Descripciones de las islas Pitiusas y Baleares* (1787) de l'historien et célèbre voyageur José de Vargas Ponce, est mis à profit par un grand nombre de voyageurs, dans une mise en abyme intertextuelle. Ses données climatiques sur l'hiver 1784, par exemple, sont réutilisées par Grasset de Saint-Sauveur qui le copie sans le mentionner en note de bas de page (Grasset de Saint-Sauveur, 1807: 43), réhabilité par Sand qui cite son auteur (Sand, 1971: 1042), repris ensuite par Germond de Lavigne qui cache à nouveau l'origine de cette information (Germond de Lavigne, 1866: 741), et enfin par Vuillier qui plagie le texte de Sand (Vuillier, 1982: 19). Le premier voyageur du siècle le mentionne erronément, lui attribuant le nom de « Miguel Vargas », les voyageurs postérieurs reprennent cette même erreur. L'on est ainsi en droit de douter si les voyageurs ont réellement consulté l'ouvrage du marin espagnol ou simplement recouru de seconde main à celui du consul français. Le *Voyage dans les îles Baléares et Pithiuses* de Grasset de Saint-Sauveur use et abuse du texte de Vargas Ponce. Des paragraphes entiers sont de simplement traductions du récit espagnol⁴. La description des fortifications de Palma, le mouillage, la profondeur des eaux et l'embouchure des ports de l'île, n'est là encore qu'une appropriation. Cette information d'intérêt politico-militaire fit croire à de nombreux historiens majorquins⁵ que l'ouvrage du consul pouvait être considéré comme un rapport de stratégie militaire, destiné à instruire Napoléon sur les capacités de l'archipel pour ses projets navals en méditerranée⁶. Or, cette information était déjà présente chez un voyageur espagnol vingt ans auparavant.

Si l'intertexte avoué permet de combler le manque d'érudition du voyageur et d'améliorer ainsi son récit en lui apportant de précieuses connaissances qui renforce sa crédibilité et son autorité, l'intertexte occulté comme l'allusion, une fois repérée par le lecteur, a l'effet contraire. Ce décodage met à jour son usurpation et ne fait que

⁴ Voir, entre autres, le tout début du chapitre II «Description de l'île de Majorque» : «L'île de Majorque est très montueuse, surtout dans la partie qui regarde la Catalogne. Elle est partagée du N. E. au S. O. par une chaîne de montagnes fort élevées. Sa population est répartie en cinquante-deux habitations, dont deux villes, trente villages, le reste petits hameaux.» (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 15). Et comparons-le avec le texte de Vargas Ponce : «Es montuosa particularmente hácia la Costa que mira á Cataluña, y de las diez y seis parte de la Isla, serán las tres montañas. Una cordillera de montes que corre de NE. á SO. la divide en dos partes [...]. Su vecindario está contenido en 52 poblaciones, de las quales dos gozan el título de Ciudad 30 buenas Villas, y los demás pequeños Lugares» (Vargas Ponce, 1787: 22).

⁵ Comme Miquel dels Sants Oliver (*Mallorca durante la primera revolució, 1901*), Joan Llabrés Bernal (*Noticias y relaciones históricas de Mallorca siglo XIX, 1958-1971*) ou plus récemment Agustí Josep Aguiló Llofriu (dans la présentation au *Viatge a les Illes Balears i Pitiuses*, 2002).

⁶ Voir à ce sujet, «El *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses* o l'informe estratègic d'un viatger il·lustrat al servei de Napoleó» d'Agustí Josep Aguiló Llofriu en introduction de *Viatge a les Illes Balears i Pitiuses*, d'André Grasset de Saint-Sauveur (Aguiló, 2003: 10-11).

consolider la figure classique du voyageur comme « menteur »⁷ et le topos d'« À beau mentir qui vient de loin ».

2. Authentifier le propos

La seconde fonction du fragment intertextuel est une fonction argumentative. Le voyageur se réfère à autrui pour authentifier ce qu'il raconte. Le texte emprunté prend alors la valeur de document et sert d'argument d'autorité. Pour ce faire, la forme intertextuelle employée est toujours l'énoncé explicite, l'intertextualité obligatoire dont parlait Michaël Riffaterre (1980: 4). Le jeu intertextuel permet ainsi de renforcer les affirmations parfois très subjectives du voyageur, particulièrement chez les voyageurs de la période romantique ou postromantique. Prenons l'exemple de deux voyageurs, un voyageur du début de la moitié du siècle, Charles Davillier, et un voyageur de la fin du siècle, Lucien Trotignon. Comment justifier un élément esthétique aussi subjectif que la beauté ? Pour légitimer la beauté des femmes majorquines, Charles Davillier (1874 : 778) cite les *Mémoires* du Cardinal de Retz (1719) :

[...] le cardinal de Retz, qui relâcha à Palma, en se rendant de Barcelone à Rome, parle avec beaucoup d'enthousiasme, dans ses *Mémoires*, des dames de la ville : « Le vice-roi, qui étoit un comte Aragonois me vint prendre avec cent ou cent vingt carrosses pleins de noblesse, et la mieux faite qui soit en Espagne ; il me mena à la messe au *seo* (on appelle ainsi les cathédrales) ; je vis trente ou quarante femmes de qualité plus belles les unes que les autres : et ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'y en a point de laides dans toute l'île, au moins elles y sont très-rares ; ce sont pour la plupart des beautés très-déliçables, et des teints de lys et de roses. Les femmes du bas peuple que l'on voit dans les rues sont de cette espèce. Elles ont une coiffure particulière qui est fort jolie. Le vice-roi... me mena après entendre une musique dans un couvent de filles, qui ne cédaient pas en beauté aux dames de la ville. Elles chantèrent à la grille, à l'honneur de leur saint, des airs et des paroles plus galantes et plus passionnées que ne sont les chansons de Lambert. Nous allâmes nous promener sur le soir aux environs de la ville, qui sont les plus beaux du monde et tout pareils aux campagnes du royaume de Valence... ».

Tandis que Lucien Trotignon (1895 : 233) se repose sur l'autorité du guide de Germond de Lavigne : « L'honnête Guide Joanne, s'émancipant un peu, donne sur les

⁷ « Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux... » (Bougainville, 2001 : 57) disait Louis-Antoine Bougainville dans son « Discours préliminaire » au *Voyage autour du monde* (1771).

femmes de Majorque ces indications affriolantes : « Elles ont les yeux noirs et grands, les extrémités petites, la taille bien prise, et toute l'ardeur du tempérament africain ».

Pour démontrer la beauté des grottes du Drach, Lucien Trotignon (1895: 258) s'appuie sur l'autorité de l'auteur de la *Nouvelle géographie universelle* (1876), Elisée Reclus, un « bon juge en la question ». Et pour justifier que Majorque est l'« un des plus beaux pays de la terre », le baron Davillier (1874 : 782) rappelle qu'un personnage illustre comme George Sand l'avait qualifiée d'« Eldorado de la peinture ». L'intertexte consolide ainsi la crédibilité du voyageur.

3. Empreindre de lyrisme.

Parfois, le jeu intertextuel a une fonction poétique. Elle ouvre sur l'univers poétique et le rêve permettant paradoxalement au récit viatique de s'évader du réel. C'est un recours souvent employé par le voyageur romantique. C'est le cas de George Sand, par exemple, qui en écoutant le profond silence de Majorque et le faible remous de la mer, plonge et fait plonger son lecteur dans le monde lyrique de Victor Hugo (*Les Orientales*, XXVIII) :

De ma terrasse, j'entendais aussi la mer, mais si lointaine et si
faible que la poésie étrangement fantastique et saisissante des
Djins me revenait en mémoire.

*J'écoute,
Tout fuit.
On doute,
La nuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.*

(Sand, 1971 : 1065)⁸

Ou encore de Mme de Harrasowsky (1895 : 412), à qui le jardin de la finca Angelach près de Sóller avec ses palmiers et ses tilleuls plantés en quinconces, « ce bizarre mélange de deux essences d'arbres si différents du climat qui les voit naître », évoque un poème d'Henri Heine (1797-1856), l'*Intermezzo lyrique* n° 33 (1823) traduit par Gérard de Nerval⁹.

⁸ Ce sont les derniers vers du poème *Les Djins*, de Victor Hugo, qui sont cités de mémoire et en désordre pour les quatre premiers (voir Notes et variantes, 1971 : 1525) : «*On doute /La nuit.../J'écoute : /Tout fuit.*»

⁹ Son évocation ne reste qu'une vague référence au poème suivant : « Un sapin isolé se dresse sur une montagne / Aride du Nord. Il sommeille. / La glace et la neige l'environne / D'un manteau blanc. / Il rêve d'un palmier qui là-bas / Dans l'Orient lointain se désole, / Solitaire et taciturne, / Sur la pente de son rocher brûlant ». George Sand cite aussi ce poète allemand à propos de « l'enfant drapé dans ses

Mais c'est parfois, à l'inverse, le monde poétique qui aboutit au réel. Le réel émane alors de la poésie comme pour Jean-Joseph Bonaventure Laurens (1945: 41), qui décide de visiter Majorque après avoir lu le « Chant de Mignon » de Goethe :

Un jour, en feuilletant un cahier de ces Lieder si rêveurs et si mélancoliques de Beethoven, je rencontrai le célèbre chant de Mignon par Goethe :
 Sais-tu la terre où les citrons fleurissent ?
 Où les fruits d'or des orangers mûrissent ?
 Dans l'air de feu languit le myrte vert,
 Et le palmier s'élève grand et fier !
 En chantant ces vers, l'île aux fruits d'or m'apparut sous l'aspect le plus brillant.

L'intertextualité apporte du lyrisme à des textes qui en sont complètement dépourvus. Elle donne un ton poétique à un simple journal de voyage, qui décrit les allées et venues d'un voyageur jour après jour, comme c'est le cas pour les « notes de voyage » du rédacteur de la *Revue félibréenne* Frédéric Donnadiou. Ce fervent défenseur du régionalisme occitan, majoral du félibrige, incorpore à son texte des extraits célèbres de la littérature du Pays d'Oc. À l'occasion de sa visite de Raixa et de sa cour d'honneur avec son gigantesque micocoulier, il évoque « Le Mas di Falabrego » du poète provençal Frédéric Mistral¹⁰, dans *Mireille, Chant I* :

Un gigantesque micocoulier (le falabreguè provençal) couvrant de son ombre un vaste espace, nous reportait subitement dans notre Midi, et nous montrait la charmante fille du génie de Mistral « avec ces grands massifs d'arbres, qui sur les tuiles font ombrage ; et cette belle fontaine qui coule en un vivier, et toutes ces ruches d'abeilles que chaque automne dépouille, et qui, dès que mai s'éveille, suspendent cent essaims aux grands micocouliers ! » (Donnadiou, 1887 : 81)

Il fait suivre cette version française de la version originale en provençal. Il applique ensuite, aux grottes d'Artà, des extraits d'un poème du poète catalan Jacint Verdaguer consacré au *Canigou* (1886) :

La voûte laisse filer
 Une goutte en stalactite
 Jusqu'à ce que puisse le baiser
 L'amoureuse stalagmite.

 En gros piliers d'albâtre
 Toutes les deux se changent,

guenilles et triomphant dans sa "malpropreté grandiose" comme dit Henri Heine à propos des femmes du marché aux herbes de Vérone » (Sand, 1971 : 1039).

¹⁰ Frédéric Mistral était un grand ami de Frédéric Donnadiou.

Puis des artistes divins
 Les vernissent et les polissent.
 ...
 De cette salle on en voit une autre,
 Et d'autres espaces s'y ouvrent,
 Où, comme des vapeurs en un ciel serein,
 De légères ombres se meuvent.
 Un temple se voit plus loin,
 Avec son autel de marbre
 Fait d'un ciseau surhumain:
 Statue au milieu comme un astre.
 La chaire attend une voix,
 L'orgue une main qui l'inspire,
 Puis il semble qu'il attend Dieu
 Le tabernacle entrevu...

(Donnadieu, 1888 : 19)

Comme les mots lui manquent pour décrire ces « aspects de féeries, des effets d'un autre monde » qui « défie(nt) toute description » (Donnadieu, 1888: 18), il fait appel à un grand poète catalan de l'époque et rend ainsi hommage à l'un des confrères catalans qui accompagnaient les félibres dans l'expédition à Majorque pour la commémoration du débarquement de Jacques Ier et en mémoire de la mort des frères Moncade. À Sóller, Donnadieu (1888 : 25) reprend une citation de Goethe dans le *chant de Mignon*, rappelant que « c'est aussi un pays "où fleurit l'oranger" ». Il termine son récit avec ses deux poètes de prédilection, Mistral et Verdaguer. Il donne une adaptation en langue d'oc d'une chanson de Mistral, que les félibres chantaient sur le vapeur de retour à Barcelone pour proclamer le succès de leur voyage :

Lou batimen ven de Maiorco,
 Am de *felibre* un cargamen,
 An couronna de *flous* e torco
 L'aube mestre dóu bastimen ;
 Urousamen
 Ven de Maiorco,
 Lou bastimen (bis)

(Donnadieu, 1888: 27)¹¹.

Et il clôture son récit avec le poème de Jacint Verdaguer sur la mer :

«Oh ! qu'elle est belle la mer,
 Qu'elle est belle en la nuit sereine !

¹¹ La version originale est la suivante : « Lou bastimen ven de Maiorco / Emé d'arange un cargamen: / An courouna de vèrdi torco / L'aubre-mèstre dou bastimen: / Urousamen / Vèn de Maiorco / Lou bastimen ».

De tant regarder le ciel bleu,
 Ses yeux à la fin bleussent.
 Là descendent chaque nuit
 Avec la lune les étoiles,
 Et sur son sein qui bat d'amour
 Les vagues se bercent.
 C'est en écoutant l'infini
 Qu'elle apprit sa douce musique ;
 On dirait le miroir du ciel,
 Le ciel de la terre.
 Hier au soir je la vis
 Dormant dans la baie,
 En dormant elle dévidait
 Son écume sur le sable
 (Verdaguer. *Canigou*. Ch. VI)
 (Donnadieu, 1888 : 27)

Les deux premières strophes de ce poème sont reprises un an plus tard par un autre voyageur catalan, Gaston Vuillier (1982: 6)¹², pour décrire la beauté de la mer pendant sa traversée nocturne. Le texte de l'artiste débute ainsi son texte par une touche poétique mais aussi pittoresque¹³.

Si le voyageur fait appel à l'intertextualité pour ajouter une touche poétique à son récit de voyage et ouvrir ainsi les portes à la littérature, c'est peut-être parce qu'il manque lui-même de cette capacité de création littéraire. Elle l'élève ainsi à un second niveau de langage et lui permet d'exprimer « l'impossible ».

4. Dire l'indicible.

Le tissu intertextuel peut donc avoir aussi une fonction « expressive ». Comme l'a souligné Christine Montalbetti (1998: 5-6), le voyageur se heurte à la difficulté de dire le réel et se forge donc des stratégies pour palier à ce problème. Le récit de voyage « se construit sur cette hésitation dynamique entre formulation des apories et principes de résolution » et le geste intertextuel lui propose une solution facile. La beauté, le grandiose, le sublime, l'infini, l'immensité du paysage va poser des problèmes de description aux voyageurs.

¹² Ce dernier cite plus loin un extrait de la *Revue Félibréenne* (Vuillier, 1982 : 21). Il pourrait donc très bien avoir pu consulter le poème de Verdaguer (qui est en catalan à l'origine) dans les notes de voyage du félibre.

¹³ Pittoresque sera d'ailleurs le style de son récit. À la manière des romantiques, cet illustrateur essaie de reproduire tout ce qu'il est possible au pinceau de rendre. Il utilise donc abondamment dans ses descriptions, les effets de lumière, le mouvement et les adjectifs de couleur, dont il souligne toujours l'intensité. Quant il fait appel à l'intertextualité, c'est souvent pour une description pittoresque de Jean-Joseph Bonaventure Laurens ou de George Sand.

Dans le cas du voyage à Majorque, c'est l'appréciation esthétique du paysage de Valdemossa qui crée des problèmes d'expression chez de nombreux voyageurs. Après le magnifique tableau de George Sand, il est pratiquement impossible pour un simple voyageur, relateur bien plus qu'écrivain, de dépeindre le sublime de ce paysage. Au lieu de s'exercer à une bien plus médiocre peinture de ce lieu, Charles Davillier (1874: 782) et Léopold Alfred Gabriel Germond de Lavigne décident de laisser la parole à la grande écrivaine romantique. La voix de ces auteurs aboutit ainsi « comme un fleuve, et tout naturellement, à la mer sandienne » (Vicens, 2009: 102) :

C'était la *cartuja* de Valldemosa, où madame George Sand, enthousiaste, comme on va le voir, des beautés de Majorque, passa l'hiver de 1838 : « De cette chartreuse pittoresque on domine la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aperçoit comme une faible ligne brillante au-delà des montagnes qui s'abaissent, et de l'immense plaine qui se déroule au midi ; tableau sublime, encadré au premier plan par des rochers noirs couverts de sapins, au second, par des montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes... C'est une de ces vues qui accablent, parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poète et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter » (Davillier, 1874 : 782).

Je n'ai rien vu, a dit G. Sand, de plus riant et de plus mélancolique en même temps, que ces perspectives où le chêne-vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès marient leurs nuances variées en berceaux profonds ; véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grâce inimitable... (Germond de Lavigne, 1866: 749).

Quand d'autres voyageurs, comme Gaston Vuillier ou Lucien Trotignon, reprennent cette description à leur compte, non sans s'inspirer du discours de la célèbre écrivaine, le résultat est bien moins poétique :

De cette chartreuse on domina la mer des deux côtés. Vers le midi, les montagnes se déroulent jusqu'à la plaine ardente où se distinguent tout au loin dans l'immensité lumineuse un point brillant, Palma, et comme un miroitement de lame d'épée, la mer. Au nord, au contraire, celle-ci est tout près, et par certaines journées on peut entendre ses sourds mugissements (Vuillier, 1982: 31).

De son petit jardin en terrasse se découvre un tableau superbe, d'une âpre grandeur : au premier plan, l'amphithéâtre des ro-

chers et des cîmes, ravinés sauvagement, hérissés de sapins noirs, et par une large échappée, la mer lointaine, baignée de soleil (Trotignon, 1895: 242-243).

L'intertexte permet donc au voyageur de dire mais aussi comme nous allons le voir de contredire.

5. Critiquer, contredire.

En citant, en se référant ou en faisant une allusion, on ne respecte pas le sens premier de l'énoncé. Compagnon (1979 : 68) dit, à propos de la citation, qu'elle est un « énoncé répété » et une « énonciation répétante ». Si en tant qu'énoncé, elle a un sens (l'idée qu'elle exprime dans son occurrence première), en tant qu'énoncé répété, elle a également un sens (l'idée qu'elle exprime dans son occurrence seconde). Les deux sens sont différents et parfois l'objectif est de détourner, de subvertir et même de contredire le sens premier. Il arrive que le voyageur reprenne un discours pour le critiquer. L'élément intertextuel a donc quelquefois une fonction critique.

Dans le cas des voyageurs à Majorque, un composant intertextuel fait unanimement l'objet d'une critique : *Un Hiver à Majorque* de George Sand. Le voyageur se sent indigné par l'attitude négative et défavorable de la grande écrivaine envers les Majorquins. Certains condamnent son ouvrage dans sa globalité. Mme de Harrowsky (1895 : 353) déplore que cette dernière ait si peu apprécié ce coin de terre. Elle croit que cet ouvrage a effrayé les voyageurs et voudrait donc, par son récit, réparer cette injustice. Il en est de même pour Mme de Brinckmann (1852 : 313), qui la traite de mensongère et regrette de ne pas avoir son talent pour réparer cet affront. Le journaliste Jules Hippolyte Percher va plus loin, dénigrant la valeur de la totalité de son ouvrage :

J'avais pris soin de lire au préalable le livre où le romancier a consigné ses impressions : *À Majorque*. J'ai le regret de constater que ce volume ne m'a pas appris grand'chose sur l'île balearique : les habitants sont inhospitaliers, superstitieux ; ils élèvent beaucoup de cochons ; telles sont presque les seules remarques faites par l'auteur d'*Indiana*. Encore faut-il les dégager d'un amas de considérations philosophiques de piètre intérêt. Évidemment Mme George Sand a écrit sous l'impression de contrariétés personnelles et de circonstances particulières ; il me semble que la jolie petite île Majorque méritait une étude plus approfondie et plus sérieuse, ou des pages descriptives d'un autre style que les lamentations sur les défauts de la voisine Maria-Antonia (*Journal des débats* du lundi 11 juin 1888).

La majorité, cependant, cerne la critique uniquement sur sa diatribe contre l'habitant. Le journaliste André Hallays (1899: 341) lui reproche « sa robuste inintelligence des mœurs et des caractères », l'abbé Abdon Mathieu (1887: 213) essaie de la

comprendre et cherche les diverses raisons qui « lui firent mal juger ce pays » et écrire une « diatribe où il n'y a de vrai que la passion du ressentiment ». Lucien Trotignon (1895: 244) en fit de même, mais finit par citer de manière ironique quelques-unes des sévères qualifications qu'elle adresse aux Majorquins : « "cette race inhumaine, ces barbares, ces sauvages de la Polynésie". Voici au hasard quelques aimables noms qu'elle leur donne ».

La plupart du temps, l'élément intertextuel sert simplement de support pour redresser une erreur commise par un voyageur antérieur. Par ce biais, le voyageur montre la supériorité de son récit sur celui de son prédécesseur. C'est la fonction de nombreux hypotextes d'André Grasset de Saint-Sauveur. Jean-Joseph Bonaventure Laurens se réfère à ce dernier pour corriger son appréciation du gothique. Pour le consul, le mot « gothique » était une qualification méprisante alors qu'il est synonyme de beauté pour l'artiste :

Le mot *gothique* était une épithète tellement méprisante il n'y a pas trente ans, que Grasset de Saint-Sauveur, en parlant d'une église de Palma, dit qu'elle est belle, *quoique gothique*. Au contraire, je dirai aujourd'hui qu'elle n'est pas belle, parce qu'elle n'est pas gothique, et cela sans aveuglement ni prévention (Laurens, 1945: 92).

Edouard Conte, sur un ton assez mordant, le cite longuement pour dénigrer son opinion sur la prostitution à Palma :

La prostituée de Palma y met de la discrétion. Sans ces appels muets d'en haut, rien n'indiquerait où se vend au détail le plaisir d'amour. Pas une enseigne évocatrice. Qu'est-ce donc qui a pris M. Grasset de Saint-Sauveur, homme vertueux, homme considéré, chef de je ne sais quelle administration pour que, passant en 1808 par Palma, sa pudeur s'exhale en ces termes : « Mon cœur se refuse à des recherches aussi humiliantes que douloureuses. J'aime mieux tourner mes regards vers des temps plus heureux où Majorque n'était point infectée d'un libertinage si fatal à la population. Les Majorquines n'ont pas toujours été des Otahitiennes, incapables de triompher de leur tempérament. C'est dans Palma que je remarque davantage cette liberté si honteuse. Ah ! l'honnête, le digne chef d'administration ! » (Conte, 1895: 83-84).

Ces critiques restent tout à fait subjectives et la référence ou la citation ne permettent pas vraiment au voyageur de justifier sa nouvelle opinion.

5. Conclusion

L'intertextualité reformule ainsi le monde vu et ne fait pas que le redire. Selon Deleuze, « un mot ne veut dire quelque chose que dans la mesure où celui qui le dit

veut quelque chose en le disant » (Deleuze, 1970: 4). Cette formule s'applique parfaitement à l'intertextualité. L'auteur s'empare d'un tissu intertextuel, l'applique à son texte parce qu'il veut dire quelque chose de différent. L'intertextualité est donc toujours bien plus qu'une simple répétition, une ré-écriture, un véritable « dialogue d'écritures à l'intérieur d'une écriture » (Barthes, 1981: 51). Paradoxalement et contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'utilisation d'intertextes enrichit le récit viatique, comme nous venons de le voir, en lui apportant un savoir, en authentifiant son propos, en l'empreignant de lyrisme, en lui permettant de dire ou en lui servant de support pour contredire. Car « ce qu'il importe, ce n'est pas de dire, c'est de redire et, dans cette redite, de dire chaque fois encore une première fois » (Blanchot, 1969: 459).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAKHTINE, Mikhaïl (1970): *Poétique de Dostoïevski*. Paris, Editions du Seuil.
- BARTHES, Roland (1973): «Théorie du texte». *Encyclopaedia Universalis*, XV. Paris, Encyclopaedia Universalis S.A..
- BLANCHOT, Maurice (1969): *L'entretien infini*. Paris, Gallimard.
- BARTHES, Roland (1981): *Le Grain de la voix*. Paris, Editions du Seuil.
- BRINCKMANN, Joséphine de (1852): *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850, par Mme de Brinckmann née Dupont-Delporte*. Paris, chez Frank libraire-éditeur.
- CAMBESEDES, Jacques (1826): «Excursions dans les Îles Baléares». *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 30, 5-37. Paris, J. Smith.
- COMPAGNON, Antoine (1979): *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris, Editions du Seuil.
- CONTE, Édouard (1895): *Espagne et Provence – Impressions -*. Paris, Calmann Lévy.
- DAVILLIER, Jean Charles (1874): *L'Espagne. Illustré de 309 gravures dessinées sur bois par Gustave Doré*. Paris, Hachette et Cie.
- DELEUZE, Gilles (1970): *Nietzsche et la philosophie*. Paris, PUF.
- DONNADIEU, Frédéric (1887): «Le Félibrige à Majorque, notes de voyages». *Revue Félibréenne*, 3, 74-84.
- DONNADIEU, Frédéric (1888): «Le Félibrige à Majorque, notes de voyages (suite)». *Revue Félibréenne*, 4, 17-27.
- GENETTE, Gérard (1982): *Palimpsestes*. Paris, Editions du Seuil.
- GERMOND DE LAVIGNE, Léopold Alfred Gabriel (1866): *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal* (1859). Paris, Librairie L. Hachette et Cie.
- GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, André (1807): *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses ; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*. Paris, L. Haussmann.

- GROSSIR, Claudine (2001): «Un Hiver a Majorque: récit de voyage, autobiographie et fiction,» in M.C. Gomez Géraud et Ph. Antoine (éd), *Roman et récit de voyage*, Paris, PUPS, 123-132.
- HALLAYS, André (1899): «Majorque», in *En flânant*. Paris, Société d'édition artistique, 327-339.
- HALLAYS, André (1899): «Souvenirs de Majorque», in *En flânant*. Paris, Société d'édition artistique, 339-343.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895a): «Majorque. Une visite à l'archiduc Salvator». *Revue de Géographie*, 353-360.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895b): «Majorque (suite)». *Revue de Géographie*, 408-420.
- JENNY, Laurent (1976): «La stratégie de la forme». *Poétique*, 27, 257-281.
- KRISTEVA, Julia (1969): *Semeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris, Editions du Seuil.
- LAURENS, Jean-Joseph Bonaventure (1945): *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiés par J.B. Laurens* (1840). Palma, Editorial Moll.
- LIMAT-LETELLIER, Nathalie et Marie MIGUET-OLLAGNIER [éd.] (1998): *L'intertextualité*. Paris, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté.
- LINON-CHIPON, Sophie, Véronique MAGRI-MOURGUES et Sarga MOUSSA (1998): *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*. Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice (CRLV).
- MATHIEU, Abdou (1887): *L'Espagne, Lettres d'un Français à un ami, par l'abbé A- Mathieu, avec dessins de M. Vincent Lavernia, gravures de M. Laporta*. Madrid, Imprimerie d'Henri Rubiños.
- MONTALBETTI, Christine (1997): *Le voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris, PUF.
- MONTALBETTI, Christine (1998): «Entre écriture du monde et réécriture de la bibliothèque», in Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (éds), *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*. Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice (CRLV), 3-16.
- OLIVER, José M., Clara CURELL, Cristina G. URIARTE y Berta PICO [eds.] (2007): *Escrituras y reescrituras del viaje: miradas plurales a través del tiempo y de las culturas*. Bern, Peter Lang.
- PERCHER, Jules Hippolyte (1888): «À Majorque, signé Harry Alis», *Journal des débats politiques et littéraires* des 5, 11,13 juin, 3 juillet et 19 août 1888.
- PIÉGAY-GROS, Nathalie (1996): *Introduction à l'intertextualité*. Paris, Dunod.
- RIFFATERRE, Michaël (1980): «La trace de l'intertexte». *La Pensée*, 215, 4-18.
- SAND, George (1971): *Un hiver à Majorque* (1842), in Georges Lubin (éds). *Œuvres autobiographiques II*. Paris, Gallimard, 1033-1177.
- TASSEL, Alain [dir.] (2006): «Nouvelles approches de l'intertextualité». *Cahiers de narratologie*, 13.

- TROTIGNON, Lucien (1895): *En Méditerranée (notes et impressions), Sicile-Corse, Malte-Corfou, Les Baléares*. Paris, E. Dentu.
- VICENS PUJOL, Carlota (2009): «Le rôle des citations. L'Hiver à Majorque de George Sand dans les récits d'autres voyageurs francophones», in *George Sand. L'écrivaine. Les romans champêtres*. Lleida, Universitat de Lleida (L'Ull crític), 97-109.
- VUILLIER, Gaston (1982): *Voyage aux îles Baléares. Les Baléares vues en 1888*. Paris, Les Editions Errances.